

" E X T R A I T "

=====

Auteur : HENRY CORTA

Titre : LES BERETS ROUGES

Editeur : AMICALE DES ANCIENS PARACHUTISTES S.A.S.

Brutalement, le 3 Avril (1945) nous recevons l'ordre de départ pour le camp secret de Mushroom Farm. Nous avons 24 heures pour nous apprêter. Plus que pressés nous mettons tout en œuvre pour aboutir. Les commandants de ~~squadron~~ et les officiers constituent des sticks de quinze hommes. Ceux-ci perçoivent leurs nouveaux équipements, vérifient l'armement et garnissent leurs sacs. Les magasiniers, débordés, disparaissent sous des piles d'uniformes neufs, de blouses camouflées et d'équipements divers. En de nombreux endroits, des coups de feu annoncent la vérification des armes neuves.

A Mushroom Farm, les compléments d'équipement sont faits. Les missions sont préparées dans la baraque du service des renseignements.

Pendant cette journée de préparatifs, au terme de laquelle nous devons partir, quelle n'est pas notre stupefactoin de voir arriver successivement neuf de nos camarades laissés à Paris pour le traitement de leurs ~~deux~~ ~~deux~~ blessures de la dernière campagne dans les Ardennes belges. Quelques-uns convalescents, d'autres à l'hôpital, apprenant, on se sait par quel moyen, le départ prochain de l'unité pour la Hollande, se débrouillent si bien qu'ils sont là en moins de quarante huit heures.

Le commandant, très heureux de les revoir, car ce sont des anciens, qui ont participé à toutes les campagnes, reste un instant interdit, se demandant s'il est prudent d'engager dans une opération qui risque d'être très dure des combattants dans cet état. Ceux-la, bien entendu, déclarent formellement être dans une forme physique parfaite, exhibant les cicatrices ou quelques certificats obtenus Dieu seul sait où. Ceci, néanmoins, dénote l'état d'esprit qui règne à l'unité à cette époque où, à bien des signes, pourtant, la fin de la guerre se fait sentir.

.../...

.../...

Dans la matinée, les S.A.S. Français sont disposés en carré, en vue de recevoir la visite du brigadier général CALVERT, nouveau commandant de la brigade S.A.S. C'est un petit homme trapu, aux allures de lutteur qui, nous le savons déjà, jouit d'une renommée sérieuse, acquise en Extrême-Orient, lors des opérations audacieuses du général WINGATE dans la jungle de Birmanie.

Après le cérémonial d'usage, le général, perché sur une caisse, nous rassemble pèle-mêle autour de lui, pour nous adresser, en français, ces quelques mots :

" Vous allez participer incessamment à une opération très importante qui, je l'espère, compensera les déceptions que vous avez ressenties à l'annulation des autres. J'espère sincèrement pour vous que cette opération ne le soit pas à son tour, mais je ne le pense pas, sauf si le temps est défavorable.

" Cette opération sera différente de celles auxquelles vous avez participé dans le passé, car vous allez atterrir dans un secteur que l'armée canadienne espère atteindre 48 heures après votre arrivée.

" Créer le maximum de confusion dans les lignes ennemies, protéger certains ponts en vue d'accélérer notre avance et, par votre exemple, soulever le mouvement de résistance dans ce secteur, voilà votre mission .

" Les Allemands, en ce moment, sont très sensibles aux opérations aéroportées et je sens qu'un certain nombre de commandants d'unité seraient extrêmement heureux d'abandonner la lutte s'ils pouvaient avoir suffisamment d'excuses pour se justifier. J'espère que vous les leur procurerez. Nous avons l'intention de faire croire à l'ennemi, par tous les moyens, que votre opération se déroulera sur une plus grande échelle qu'elle ne se fera en réalité.

" Toute votre force doit être utilisée dans la dispersion afin de conserver le maximum d'effet sur un large secteur.

" Dans cette opération vous disposerez de très peu de temps pour créer des bases, reconnaître avant d'agir, et je veux que chaque équipe, de toutes ses forces, frappe aussi durement que possible l'ennemi jusqu'à l'arrivée de nos troupes .

" Durant toute cette guerre mon principe a été d'agir avec hardiesse calculée : c'est ce principe que je vous demande de suivre. Tout ce que je sais de vous me

.../...

.../...

fait croire que vous êtes bien les hommes que j'attendais et voici votre chance de montrer au monde ce que vous pouvez faire réellement. J'ai vu le général CRERRAR, qui commande l'armée canadienne. Il attache à cette opération une très grande importance et il réalise que sans elle le nettoyage de la région où vous allez être parachutés, pourrait être une affaire longue et coûteuse entraînant des souffrances supplémentaires pour les Hollandais .

" Souvenez-vous de l'entraînement que vous avez reçu et des opérations auxquelles vous avez pris part, de telle sorte que vous ne perdiez aucune chance de mettre en pratique votre expérience dans ce qui, peut-être, sera votre dernière bataille en Europe .

" Essayez de vous mettre à la place des Allemands : cherchez comment vous pouvez créer dans leur esprit le maximum de confusion.

" Je suis fier de l'honneur qui m'est fait de vous commander et je vous souhaite la meilleure chance. Je terminerai en disant que j'attends de chacun d'entre vous, quel qu'il soit, des coups aussi durs que possible contre l'ennemi durant les quelques jours dont vous disposerez, et que vous vous battrez avec une hardiesse calculée en vue d'obtenir le maximum de résultats et le minimum de pertes. "

Intruits par le général lui-même du rôle que nous devons jouer, nous recevons peu après des précisions et le détail des missions réparties dans les deux régiments. D'après les derniers renseignements reçus, il est facile d'établir approximativement l'état des forces ennemies à la veille de l'opération " AMHERST ", nom de code donné à cette opération sur la Hollande .

L'effectif total des troupes ennemies est estimé à 12.000 hommes, dont 9.000 sont réservés à la défense des côtes, tandis que 3.000 autres comprennent les restes des renforts de l'armée, composés de parachutistes et de recrues .

La région de l'opération "AMHERST" est en outre le centre d'entraînement allemand des parachutistes.

Quant à la 6^e division parachutiste dont nous connaissons la présence certaine dans le pays, nous savons qu'elle a été retirée du front mais nous ne pouvons la localiser .

.../...

36

.../...

En outre, depuis le début de l'attaque des troupes canadiennes, de nombreux détachements ennemis sillonnent les routes conduisant vers le Nord ou l'Est. Ce repli s'effectue apparemment en bon ordre et les unités, au contact, offrent une résistance sérieuse.

Ainsi, dans la nuit du 7 au 8 Avril, cinquante-cinq équipes françaises (soit exactement 676 officiers, sous-officiers et hommes de troupe) sont parachutées dans un ciel très nuageux, ce qui a pour effet de rendre les regroupements au sol très difficiles, les erreurs étant nombreuses. A cette action de parachutage des S.A.S. français se joint une seconde opération de bluff destinée à effrayer les allemands par l'importance de cette opération. Elle s'accomplit par des parachutages nombreux de mannequins qui, arrivés au sol, se consomment en pétaradant, simulant ainsi dans la nuit des combats. Au jour les parachutes seuls restent.

D'autre part, le Bomber Command et le 100^e groupe R.A.F. assurent des sorties aux environs des zones de parachutage comme s'il s'agissait d'un débarquement de troupes aéroportées très important.

Enfin la B.B.C. et la presse annoncent que des débarquements ont eu lieu dans le nord de la Hollande. Les liaisons entre le front et la côte étant difficiles, ces nouvelles sont susceptibles de modifier le plan de retraite des unités allemandes au contact.

Malgré des erreurs de parachutage les zones d'action restent les mêmes. Trois zones, A.B.C., sont attribuées au 3^e R.C.P. sous les ordres du lieutenant-colonel de la BOLLARDIERE, et trois autres zones, D.E.F., reviennent au 2^e sous le commandement du commandant PUECH-SAMSON, à peine remis de sa blessure de Belgique.

En fin de journée du 6, notre départ est reporté au lendemain. L'attaque canadienne a commencé et plusieurs de nos zones d'action sont déjà atteintes.

De plus, les conditions atmosphériques sont défavorables. A tel point que la R.A.F. annule purement et simplement l'opération. Il faudra l'intervention personnelle du général GALE, commandant en chef des troupes aéroportées anglaises, pour que la R.A.F. revienne sur sa décision.

L'opération a donc lieu le lendemain, c'est à dire dans la nuit du 7 au 8 Avril. Le ciel étant très couvert, nous sommes largués "blind", c'est à dire à l'aveuglée, avec les instruments utilisés par les bombardiers par temps bouché. Bien rares sont ceux qui tombent sur

.../...

.../...

leur D.Z. prévue. De sorte que les groupes qui ont tous des points de rendez-vous pour prendre contact et organiser les coup-s de main, sont tous perdus dans la nature, livrés à leur seule initiative et au hasard.

Mais nul n'est pris au dépourvu. La mission est extrêmement simple, et les occasions ne manquent pas. Chacun a son petit coin boisé pour se camoufler et chacun sa route pour y tendre une embuscade. Les maisons ne sont pas rares et bien que la langue nous soit inconnue, on arrive toujours à se faire comprendre .

Tous les stics ont leurs histoires, leurs aventures. Certaines sont fades, d'autres tragiques, plusieurs comiques, quelques unes truculentes. De tout cet amalgame de peines, de rires, de coups de feu, d'enthousiasme, de peur, c'est le combat, d'où découlera une succession de faits bien rangés sur de belles feuilles de papier conduisant de fil en aiguille aux vaillants faits d'armes, aux listes des morts, listes des disparus, listes des décorés, plus toutes les autres listes, ~~XXXXX~~ qui entraineront encore d'autres listes, donnant enfin un récit complet et minutieusement détaillé des opérations .

Essayer de faire l'historique d'une opération S.A.S. et tout spécialement en Hollande, est presque une gageure. Il faudrait récolter tous les comptes rendus de tous les chefs de stics, puis essayer divers moyens de contrôle pour établir en fin de compte une moyenne probable. Si la chose peut-être faite avec assez de précision en Lybie, Cyrénaïque et même en Tunisie, déjà en France les difficultés ont augmenté avec le nombre et la variété des missions. Petit à petit nous avons pu contacter et vérifier bien des résultats. Mais en Hollande, rien ne tient, tout est disparatre, banal ou inattendu, selon le goût, la fantaisie ou l'occasion.

Nous relèverons donc une série "d'Images".

Tout d'abord sur les parachutages. Un stick tout entier atterrit sur la route Beilen-Assen, au passage même d'un convoi allemand, tandis qu'un autre stick tombe dans Beilen et qu'aucun de ces deux groupes n'a le moindre ennui. Deux hommes pourtant resteront quatre jours cachés dans un fossé au milieu d'un bivouac allemand. Ailleurs, un parachutiste vient d'atterrir. Cherchant à rejoindre ses camarades, il tend l'oreille et entend des pas sur une route voisine. Il siffle deux coups comme convenu, les pas, sans s'arrêter, répondent. La nuit étant très noire, le S.A.S. s'approche et siffle de nouveau . Pas de réponse. Il accélère dans leur direction et appelle. Les pas s'arrêtent puis, fortement, dans la nuit : "Was ist das ?" . Je laisse au lecteur le soin d'imaginer la suite .

.../...

.../...

Le capitaine FAY, le sympathique officier de liaison anglais du 2^e R.C.P. est quelque peu inquiet des canaux à l'atterrissage. C'est sans doute pour cela qu'au moment de toucher terre, il relève les deux jambes afin de s'asseoir dans l'eau, diminuant ainsi ses chances de piquer trop profondément. Mais oh douleur ! c'est la terre ferme qu'il atteint de son postérieur et qui plus est, désastre ! la flasque de whisky qu'il avait glissée dans sa poche est cassée et le précieux liquide dispersé.

Le lieutenant de SABLET, pourtant, paiera de sa vie cette mauvaise affaire. Tombé dans un canal, il ne peut se dépêtrer de tout son harnachement et s'y noie.

Le capitaine SICAUD, tombé dans des sapins, reste aveugle pendant plusieurs jours.

Les Canadiens, rapidement partis au début de leur attaque, semblent plus lents. Les Allemands ne donnent aucun signe de fuite. Ils se replient lentement, en bon ordre .

Un peu partout de petites embuscades réussissent Ici quelques voitures, la un détachement en retraite, ou encore un pont gardé par un poste.

Le capitaine GRAMOND et le lieutenant LEGRAND se sont regroupés dans un bois près de Rolde. Pendant cinq jours ils combattent, récoltant quarante-cinq prisonniers et deux voitures. Ils sont réapprovisionnés par Typhoon en plein jour. Ce ravitaillement spectaculaire laisse croire aux Allemands des environs que le bois où ils sont doit être très fortement tenu. Les Allemands sont sur leur garde. Cependant, une nuit, au cours d'une sortie, entre Gieten et Gisselde, deux groupes allemands se rencontrent et, se prenant mutuellement pour des parachutistes français, se battent jusqu'à l'aube.

Les lieutenants de CAMARET et RICHARD se sont rencontrés. Ils décident d'attaquer avec une dizaine d'hommes, un pont près de Westerbork. Il est gardé par un petit groupe d'allemands dont les deux mitrailleuses balayaient largement toute l'étendue plate qui s'étend devant elles. Cependant les allemands sont assis dans l'herbe et apprécient le bon soleil.

Pour les S.A.S. le problème est donc d'atteindre le pont aussi près que possible sans être vus. Ils ont à peu près deux cents mètres à franchir. Il n'y a pas un couvert, pas un creux, pas une ride. Ramper ? Il n'en est pas question.

L'un d'eux a une idée. Il dispose ses hommes en colonne par un, arme à la bretelle et, sur le bord de la route, en avant marche. De loin les allemands les prennent pour quelques-uns des leurs. Les parachutistes jouent tou-

.../...

.../...

jours la comédie, prêts à riposter au moindre signal. A moins de cent mètres RICHARD leur crie " Haende hoch ! " (Haut les mains). Ceux-ci, entendant mal ou croyant à une plaisanterie, ne bronchent pas.

RICHARD et CAMARET continuent d'avance, se poussant l'un l'autre : " on attaque ? " dit de CAMARET . " Non, attend " murmure RICHARD. Puis ce dernier à son tour : " On y va ? " " Non, encore un peu " reprend l'autre.

Mais; à quarante mètres, RICHARD crie de nouveau son ordre : " Haende hoch ! " Coup de feu. Les allemands se dispersent. les S.A.S. qui sont tombés sur eux en tuent cinq, trois sont faits prisonniers . Cinq ou six autres se sont cachés derrière des maisons . Pendant que le pont est déminé, la chasse à l'homme continue .

Le secteur Smilde-Appelsga est confié au capitaine SICAUD. Comme en Bretagne et dans les Vosges, le squadron opère en entier (ce qui ne veut pas dire que l'unité s'est groupée en un bloc compact comme une compagnie d'infanterie en ligne. Les stick-s manoeuvrent chacun de leur côté, selon un ordre d'ensemble organisé, se regroupent, s'unissent parfois dans certains combats, puis de nouveau se dispersent selon les cas).

La nuit du parachutage, ils remarquent une importante circulation sur la route Meppel-Assen. La nuit suivante ils y tendent des embuscades, toutes couronnées de succès. Aucun autre convoi ne s'y risquera désormais.

Sur le canal de Smilde ils attaquent plusieurs ponts, les prennent. Les Allemands délogés la nuit, reviennent le jour en force. Les S.A.S. qui sont en nette infériorité numérique, tiennent un moment, font durer un peu la lutte. Si la pression ennemie devient trop forte ils décrochent, non sans avoir déminé le pont. A la nuit ils attaquent de nouveau, tuant ou blessant quelques Allemands, reprennent les postes, et déminent de nouveau. Ce petit jeu de va-et-vient finit à l'avantage des parachutistes qui laissent les ponts en bon état aux troupes canadiennes .

Un seul stick un jour attaque le village d'Appelsga. La brutalité de l'attaque est telle que la lutte est achevée en quelques minutes. Les Allemands se sont enfuis, laissant dix tués, cinq blessés et cinquante prisonniers. Parmi les tués se trouve l'officier allemand chargé de la défense d'Assen, et, parmi les prisonniers, un chef nazi que la Résistance fusille sur le champ.

Le squadron achève ses activités par la prise facile, il est vrai, de l'aérodrome intact de Steinwick, mais importante, car elle permet à la R.A.F. de s'y installer, avançant de façon appréciable le rayon d'action des chasseurs .

.../...

.../...

Le sous-lieutenant TAYLOR que nous avons déjà rencontré en d'autres pages, a quitté l'Angleterre avec un grave pressentiment : cette fois j'y reste, déclare-t-il au capitaine BETBEZE. Ce dernier, qui sait qu'une telle disposition est toujours néfaste, le tance vigoureusement, estimant ce précédé plus efficace à tout raisonnement de logique et d'amitié.

Dès le premier jour il attaque près d'Elp une petite fabrique bien tenue par les Allemands, des S.S., parait-il. L'action est dure et n'aboutit pas. A plusieurs reprises, l'attaque est relancée ; il semble pourtant que nous devons réussir.

Les Allemands contre-attaquent. Sous le nombre TAYLOR décroche. Sur un terrain plat comme un billard, il fait quelques bonds, tire, se déplace, tire encore. Son stick ainsi articulé entre le feu et le mouvement parvient peu à peu à se dégager. Pourquoi TAYLOR se couche-t-il en plein terrain nu alors qu'à quelques mètres un tas de betteraves lui offre une protection suffisante ? Sorte de fatalité, pressentiment qui, la veille, le tenait si fort. TAYLOR blessé à mort n'a que le temps de déchirer son code radio, un dernier signe à ses hommes, geste d'adieu et il rend le dernier soupir .

Au loin la fabrique qui a subi à son tour l'attaque de CAMARET et de RICHARD est en flammes. Cinquante Allemands alertés par les coups de feu interviennent . La situation est critique : RICHARD est blessé ainsi que MAHE TREISS est tué. Le duel impitoyable se poursuit. Pourtant les S.A.S. ne peuvent plus attendre et le terrain est vaste et nu derrière eux. Ils sont à deux kilomètres et demi du bois où leur base est installée .

Ils parviendront cependant à se tirer de la mauvaise situation en reculant à l'abri de leurs six prisonniers qu'ils disposent devant eux comme un rempart.

Le lieutenant-colonel de BOLLARDIERE, son rôle d'organisateur des opérations terminé, peut, grâce à la radio, et aux moyens de liaison multiples dont il dispose, orienter le sens général des activités si la nécessité s'en fait sentir. Malgré cela, il participe directement à la vie du stick au même titre que tous les autres S.A.S. Il commande évidemment le secteur dans lequel il se trouve, aux environs de Beilen et Spier. Les sticks s'installent à bonne distance les uns des autres en embuscade le long des routes de Hoo-goven, Beilen, Assen. De nombreux convois lourds retraitent vers le nord. Les résultats sont excellents. Le matériel est détruit, les Allemands plus ou moins décimés perdent du temps s'irritent, se fatiguent. La voie de chemin de fer est coupée en plusieurs tronçons, interdisant désormais tout passage de train .

.../...

.../...

L'activité des S.A.S. doit être assez sérieuse pour que les Allemands se décident à lancer contre eux de nombreuses patrouilles.

Les S.A.S. qui n'ont que faire de ces petits groupes dispersés préfèrent les éviter et s'attaquer aux objectifs de valeur : le gros matériel, les postes-clés, les communications . Plusieurs villages, points de regroupement de la retraite allemande, généralement assez bien défendus, sont ainsi attaqués. Avec la surprise et la rapidité les résultats sont bons. Pourtant, à Spier, la lutte est très dure.

L'attaque-surprise, comme d'habitude, est menée avec violence. Les quarante parachutistes bousculent les deux cent cinquante allemands qui occupent, bien retranchés, leurs positions. il y a beaucoup de tués et de blessés, tandis que le reste est en fuite. Chez nous, deux hommes seulement, sont blessés .

Maitres du village, les parachutistes le tiennent toute la nuit, estimant l'arrivée des Canadiens au petit jour. En fait ce sont deux cents Allemands qui attaquent. La lutte est dure, à un contre cinq, mais cette fois-ci en sens inverse de la veille. Notre puissance de feu assez considérable fait de bonnes trouées dans les rangs ennemis. Le combat se déroule à plein régime pendant une demi-heure. Les Allemands ont quand même approché et ne sont plus qu'à une cinquantaine de mètres. D'un instant à l'autre, nous allons subir l'assaut final. Situation bien inquiétante.

Au même instant, surgissent quelques blindés canadiens semant le désordre parmi les Allemands, qui s'enfuient, laissant un nombre important de morts et de blessés. Nous comptons, parmi les nôtres, sept blessés et deux tués, dont le commandant SIMON, adjoint du colonel.

Au nord, vers Groningen, les sticks n'ont pas de chance. L'un d'eux atterrit dans Assen même, seul un homme a pu pénétrer dans une maison, s'habiller en civil et s'échapper. Ailleurs, un officier, après avoir récupéré quelques-uns de son groupe, se rend dans une ferme. Le fermier venait de vendre un stick complet aux Allemands qui, après avoir encerclé la ferme, les avaient emmenés prisonniers. A peine le demi-groupe est-il entré dans la maison, qu'une auto-mitrailleuse dissimulée non loin de là ouvre le feu. Les cinquante Allemands s'approchent en même temps. Les Français décident de risquer le tout pour le tout en opérant une sortie. Pendant sept kilomètres ils sont poursuivis tirant ça et là pour conserver la distance, servant de cible le plus souvent. Trois d'entre eux parviennent à se cacher dans une grange, pendant que les Allemands les piquent, sans qu'ils s'en doutent, des coups de fourche qu'ils donnent dans le foin.

.../...

groupe Kniphorstbosch.

1/ Zuidlaren: le genre de Prinz, un paysan.

.../...

Ils resteront dans cette cachette jusqu'à ce que la faim les pousse à sortir. L'officier de groupe est pris et emmené à Winschoten, où les Allemands discutent pour savoir s'ils vont le fusiller ou non. Ils décident finalement de la garder prisonnier et de l'emmener à Groningen. Très fatigué, il s'endort sous la garde d'un Allemand. Il est réveillé le lendemain matin par un Hollandais de la Résistance, qui lui annonce que les Allemands sont partis. (1)

(1) - l'Officier en question est l'aspirant de ^RBOUMONT. Nous l'avons vu déjà en triste situation sur l'aérodrome de Derna Ouest, en Lybie, trahi par le chauffeur du camion qui le conduisait. Il fut fait prisonnier, échappa de justesse à périr en mer et passa deux années prisonnier en Italie. Evadé, il rejoint l'unité en France. Il est décidément un spécialiste malchanceux de la trahison.

Dans la région de Westerbork, le commandant PUECH-SAMSON a établi son P.C. Plusieurs sticks l'ayant rejoint, diverses missions sont accomplies simultanément.

Ayant reçu de la Résistance des renseignements intéressants, le capitaine BETBEZE est chargé d'attaquer le P.C. du général commandant la feldgendarmerie de Hollande, s'emparer si possible du général, de ses papiers, détruire son poste de radio et ensuite délivrer les prisonniers alliés enfermés dans un camp situé à trois kilomètres du village de Westerbork. Le capitaine BETBEZE emmène avec lui le sous-lieutenant LORANG, le sous-lieutenant le BOBINNEC et treize autres parachutistes. L'action demande d'être vite menée, car il paraît que le général prépare ses valises.

Le stick s'en va, tranquillement, à travers la campagne, dirigé par un Anglais, qui se cache dans le pays depuis le parachutage d'Arnheim. Les Hollandais, à notre vue, se croient libérés. Ils nous escortent joyeusement et nous décorent de petits rubans orange, couleur nationale. Nous devons leur interdire de nous suivre.

Nous arrivons bientôt dans le village, libre d'Allemands. Le P.C., un peu à l'écart, nous est désigné. L'approche se fait sans encombre. Déployé en tirailleurs, en larges intervalles, le stick marche vers la maison, attentif au premier signe. L'adjudant BOUARD fume sa bouffarde.

Le sous-lieutenant le BOBINNEC et l'adjudant BOUARD se chargent de la visite, pendant que le reste du groupe va protéger leur retour et détourner l'attention des Allemands.

.../...

.../...

Le BOBINNEC contourne la maison et arrive par derrière, par la cuisine. En même temps les Allemands ont ouvert le feu sur le groupe. Celui-ci riposte par quelques rafales bien nourries. Le BOBINNEC voit surgir à la porte un homme, mitrailleuse au poing. Au même instant il aperçoit les épaulettes du général. Le BOBINNEC, qui s'est esquivé, vise le général par la fenêtre et l'abat. Il s'écroule lourdement, de sa bouche sort un filet de sang, ses yeux fixes le regardent. BOUARD arrive au même instant. Un "oberlieutenant" sort du P.C. sans le voir, à trois mètres d'eux. Une balle dans le dos, il est mort. Un grand major sort lui aussi, aperçoit nos deux S.A.S. mais n'a pas le temps de s'abriter. Il tombe mort à son tour.

Mais voici que des coups de feu partent du premier étage. La porte d'entrée se barricade. Du toit tombe une grenade, à l'intention de BOUARD et le BOBINNEC, sans doute. Elle ne leur fait pas de mal.

BOUARD, qui voudrait placer sa gammon bomb (boule de plastic armée d'une chaîne de bicyclette), rampa le long du mur, sous une fenêtre d'où partent des coups de feu. Arrivé de l'autre côté, il jette sa bombe à l'intérieur de la pièce. Elle éclate dans un bruit de tonnerre. Les fenêtres sont démantelées, quelques cris plaintifs se font entendre. La pièce est bien nettoyée. Le rez-de-chaussée est visité, le poste de radio détruit. Il ne faut plus songer au premier, trop bien tenu.

Il n'y a plus qu'à rentrer. Le BOBINNEC court en direction d'un petit mur, traverse la route, s'afrete, se retourne et aperçoit un grand diable de Boche qui l'épaule, à quarante mètres. Il n'a que le temps de se jeter à terre. La balle s'écrase juste à la hauteur de son crane, dans le mur, derrière lui. Un nouveau bond et le BOBINNEC engage le duel. Il tire, mais manque deux fois le Boche, qui ne s'est même pas abrité. Le BOBINNEC rajuste sa hausse qui s'est dérégulée. Puis tire de nouveau. Cette fois, l'Allemand s'est précipité derrière la maison. Le BOBINNEC en profite pour rejoindre BETBEZE, qui attaque par un autre côté.

BOUARD, pendant ce temps, a filé vers le stick. Lui aussi, pris à partie par un Boche, engage un duel. Blessé, il continue cependant à tirer jusqu'à ce qu'il réussisse à se trainer dans un fossé, dans lequel il se laisse littéralement tomber. Sa blessure lui fait horriblement mal, quelque part au ventre. Il se sent perdu.

Une femme surgit à ses côtés. Il lui recommande de se baisser. Le tir continue tout autour d'elle. Elle fait signe aux Allemands de ne plus tirer, qu'elle est là pour sauver un blessé. Peine perdue. Elle tombe à son tour gémissant de douleur. BOUARD parvient à la saisir, la tire vers lui, sans le fossé.

.../...

.../...

Cependant, le stick est sérieusement accroché et ne parvient pas à se dégager. Les deux F.M. ne tirent plus. MARCHE est tué. L'autre, BONJEAN, est blessé. Il est étendu en travers de la route, à vingt mètres du P.C. Le BOBINNEC se lance à son secours et le ramène. Mais il est touché à son tour et s'écroule à deux mètres de BETBEZE. Paralysé, il lui tend les bras. BETBEZE accroche Le BOBINNEC et le tire à lui. Mais il est lui aussi blessé à la jambe .

Le sous-lieutenant LORANG, également a une large blessure qui lui barre le dos.

Le combat est long et nous nous épuisons. Le décrochage s'effectue cependant non sans peine.

Le BOBINNEC parvient à se trainer dans une cave, à deux mètres de là. Il y trouve deux Hollandais qui s'y cachent. Il réclame à boire. Le plus jeune donne de l'eau et arrête le sang qui coule abondamment au côté, à l'aide d'un pansement. Le plus vieux ne veut rien savoir, l'enferme dans la cave et veut aller chercher les Boches. Le BOBINNEC sort son colt et menace le bonhomme, de seize heures à dix heures le lendemain matin. Pendant cette longue et pénible attente, il déchire son code. A quatre heures du matin BONJEAN meurt près de lui.

Le Hollandais parviendra cependant à s'échapper. Le BOBINNEC est pris quelques instants plus tard par les Allemands et emmené prisonnier.

BOUARD suit un destin analogue, tandis que LORANG, qui aura réussi à se trainer jusque dans un poulailler, s'est glissé dans une minuscule cabane, dans laquelle il tiendra quarante-huit heures, plus mort que vif, jusqu'à l'arrivée des Canadiens.

La petite garnison allemande comprenait une trentaine d'hommes dont le général, cinq officiers et une douzaine de S.S. Leurs pertes se résument au général, un commandant, un lieutenant, cinq sous-officiers ou hommes plus quelques blessés.

Nous avons deux tués, trois blessés graves dont deux par la suite furent faits prisonniers.

Dure campagne que cette opération de Hollande, de faible durée pourtant, et qui, pour la plupart d'entre nous, se poursuit pendant cinq à six jours au lieu des quarante-huit heures prévues .

Nos pertes se chiffrent à vingt-neuf tués, trente-cinq blessés et quatre-vingt-seize disparus. Soixante-sept parmi ceux-ci seront délivrés par les

.../...

.../...

Canadiens quelques jours après, tandis que le reste rentrera d'Allemagne un peu plus tard.

Les Allemands ont laissé deux cent soixante neuf tués, trente-cinq blessés et cent quatre-vingt-sept prisonniers. Chiffres qui sont déjà de sages moyennes. Elles indiquent avec éloquence que les S.A.S. n'ont pas perdu leur temps.

Témoins d'ailleurs les nombreux télégrammes de félicitations de hautes personnalités britanniques. En particulier, nous recevons celui du major général R.N. GALE, D.S.O., OB., MC., commandant le 1st. Airborn Corps, adressé au brigadier général CALVERT : " Mes félicitations les plus sincères pour vous et pour les deux héroïques régiments français pour leur splendide travail au cours de l'opération "AMHERST" . "
